tion : l'une comme l'autre sont balayées par l'irruption du Pop Art américain qui triomphe à la biennale de Venise et, avec lui, les artistes soutenus à New York par Leo Castelli, alors même que le nouveau réalisme venait de secouer allègrement le petit monde des galeries parisiennes (ce dont l'ouvrage offre quelques aperçus savoureux à travers les avatars de la galerie Iris Clert). Un nouveau monde de l'art s'ouvre dans l'après-1968, américanisé, internationalisé, d'où les salons ont pratiquement disparu et où la concurrence se réorganise autour des grandes foires – la première Foire internationale d'art contemporain (FIAC) a lieu à Paris en 1974 –, des biennales qui se multiplient dans le monde entier, ainsi que des salles des ventes, qui ouvrent le « second marché » aux artistes vivants et non plus seulement aux maîtres du passé. De nouvelles figures de marchands (Daniel Templon, Yvon Lambert, Daniel Gervis...) apparaissent, dont certains tiennent encore aujourd'hui le haut du pavé parisien. Ce ne sont d'ailleurs plus des « marchands » mais des « galeristes » – le mot s'impose à la fin des années 1960.

C'est surtout – mais pour comprendre cela, il faut lire entre les lignes, faute d'une claire problématisation du phénomène « art contemporain » – une nouvelle conception de l'art qui apparaît et s'impose peu à peu non seulement dans le marché mais aussi, et surtout, dans les institutions publiques qui interviennent massivement dans son soutien, à partir des années 1980, parfois avant les galeries. L'ère pluricentenaire de la peinture sur toile et de la sculpture sur socle s'est quasiment achevée au profit de techniques (assemblages, installations, performances, vidéos, formats monumentaux...) à peu près inassimilables par les amateurs d'art qui circulaient dans les galeries de l'après-guerre, fussent-ils les plus ouverts à l'avant-garde. Quant à l'ère pluri-générationnelle de l'art conçu, depuis la révolution impressionniste, comme expression de l'intériorité de l'artiste, elle prend fin elle aussi au profit d'un jeu – ludique ou cynique, c'est selon – avec les limites.

Si le travail remarquable effectué par J. Verlaine ne permet pas de marquer comme il l'aurait fallu la radicalité de ce tremblement de terre artistique, il nous en fait mieux comprendre toutefois les conditions d'émergence ; il nous offre, surtout, une description complète et fouillée de ce que fut le système de l'art « moderne » saisi à travers le réseau des galeries parisiennes qui en furent le lieu de déploiement par excellence.

NATHALIE HEINICH

1 - Alan BOWNESS, *The Conditions of Success: How the Modern Artist Rises to Fame*, New York, Thames and Hudson, 1989 ; Anne MARTIN-FUGIER, *Galeristes : entretiens*, Arles, Acte Sud, 2010.

2 - Raymonde MOULIN, *Le marché de la peinture en France*, Paris, Éd. de Minuit, [1967] 1989 ; Serge GUILBAUT, *Comment New York vola l'idée d'art moderne. Expressionnisme abstrait, liberté et guerre froide*, trad. par C. Fraixe, Nîmes, J. Chambon, [1983] 1988.

**Anna Boschetti (dir.)**
*L'espace culturel transnational*
Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010, 510 p.

Cet ouvrage collectif occupe une place d'importance dans l'effervescence que connaissent, depuis près de quinze ans, les recherches en langue française soucieuses d'ouvrir l'histoire, la sociologie ou l'anthropologie à des objets dont les contours interrogent l'évidence heuristique des frontières nationales. Faisant suite à des réflexions collectives menées entre 2004 et 2009 dans le cadre du projet ESSE (pour un Espace des sciences sociales européen), les contributions réunies dans ce volume investissent la sphère des pratiques culturelles et pallient de la sorte le peu d'intérêt que les approches dites globales, jusqu'à présent davantage préoccupées par les processus économiques, sociaux ou écologiques, ont généralement accordé aux phénomènes culturels. Le cas de la littérature, à laquelle sont consacrés la plupart des chapitres de l'ouvrage, ne fait pas exception : rares sont les études historiques ou sociologiques qui, en la matière, lorsqu'elles portent sur une période postérieure au XVI^e^ siècle, n'ont pas fait du contexte national le cadre décisif, sinon exclusif, de leurs interprétations.



https://doi.org/10.1017/S0395264900016504 Published online by Cambridge University Press

Les dix-sept contributeurs de ce riche volume ne s'aventurent guère au-delà des terrains qui leur sont familiers. C'est, en l'occurrence, un gage de rigueur. La cohésion d'ensemble de cette entreprise n'est donc pas d'ordre empirique : aucun chantier véritablement commun ne se dégage de ces études de cas dont la disparité, très marquée, n'est pas compensée par leur regroupement en cinq grandes sections (« Genèse et usages sociaux des catégories de perception », « Intersections et décalages », « L'individuel et le social », « Construire une littérature nationale », « Facteurs, agents et enjeux des transferts internationaux »).

Si l'on se fie à la longue introduction d'Anna Boschetti, l'ambition de l'ouvrage est d'abord théorique. Elle consiste à rappeler la pertinence descriptive et analytique de l'héritage de Pierre Bourdieu, en brandissant une sociologie de la légitimité à vocation désormais transnationale contre les prétentions de toutes les conceptualisations rivales – passées aussi bien que récentes d'ailleurs : les charges auxquelles nous avait habitués P. Bourdieu contre Antonio Gramsci, Louis Althusser ou Michel Foucault, l'histoire littéraire lansonienne ou les études littéraires formalistes se retrouvent telles quelles sous la plume d'A. Boschetti, une quarantaine d'années plus tard, aux côtés néanmoins d'autres positionnements théoriques plus incisifs par rapport aux *cultural studies*, aux *postcolonial studies* ou à l'anthropologie de la globalisation.

Cet espace polémique double dans lequel s'inscrit l'introduction est à la fois anachronique, au regard des débats contemporains (la pensée de L. Althusser est-elle à ce point d'actualité qu'il faille s'en prendre avec virulence, aujourd'hui encore, à sa théorie des « appareils idéologiques d'État », comme le fait A. Boschetti ?), et précisément indexé sur plusieurs des renouvellements conceptuels intervenus ces vingt dernières années dans les sciences sociales françaises : les travaux issus des départements américains de littérature comparée, dont la réception est actuellement en cours sous l'impulsion de petites maisons d'édition parisiennes très actives, font l'objet d'une critique sans appel, tandis qu'est rappelée, avec insistance, la compatibilité entre la *Begriffsgeschichte* ou la *microstoria* et la sociologie de la légitimité. Autrement dit, la fidélité à l'héritage bourdieusien s'accompagne, dans cette introduction, de la reprise d'anathèmes jadis péremptoires, dont la répétition quasi-réflexe se nourrit d'effets de style bien connus des lecteurs de P. Bourdieu ; mais cette fidélité s'augmente aussi, par endroits, d'un effort réussi d'actualisation ou de relance des présupposés de la sociologie de la légitimité à l'aune des propositions théoriques contemporaines.

L'ouvrage est lui aussi traversé par cette tension. Le fait est que le déploiement de la sociologie de la légitimité à l'échelle transnationale ne peut se résumer à l'extension pure et simple d'un appareillage théorique initialement forgé pour rendre compte de réalités nationales. L'extrapolation n'y suffit pas. Un tel redimensionnement appelle des correctifs et des ajouts. Et l'on en trouve effectivement dans plusieurs des enquêtes richement documentées qui font suite à l'introduction.

La notion de « capitale culturelle », dont l'usage fédère discrètement certains des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage (Christophe Charle, Blaise Wilfert-Portal, Sergio Miceli, Gisèle Sapiro et Laurent Jeanpierre), peut être envisagée comme la résultante logique d'une sociologie de la légitimité rendue attentive aux « jeux d'échelle » de la microhistoire : le débordement des champs culturels au-delà du territoire des États-nations s'enrichit ainsi de leur redéploiement plus restreint à l'échelon local, auquel les villes acquièrent une pertinence majeure comme lieu de production ou de transit des formes symboliques.

Cette notion de « capitale culturelle » représente une part non négligeable de l'apport proprement francophone aux débats contemporains sur les processus transnationaux. Encore peu en usage dans les recherches anglophones ou germanophones, sinon dans des travaux qui, comme ceux de Saskia Sassen, ne portent pas à proprement parler sur la circulation de la littérature, des arts visuels ou des sciences sociales, l'échelle de la ville entendue comme capitale symbolique présente plusieurs avantages : elle permet d'ancrer des processus de production ou de réappropriation culturelle dans des environnements matériels suscep-



https://doi.org/10.1017/S0395264900016504 Published online by Cambridge University Press

tibles d'être précisément définis (par le nombre de théâtres, de maisons d'édition, de revues, de traductions publiées, d'organes de presse, d'écrivains immigrés, etc.) ; elle délimite un espace où la coexistence de réseaux interindividuels peut être observée sans pour autant que leur somme ne forme aussitôt un « champ », favorisant un effort descriptif qui ne soit pas d'emblée une explication ; elle donne enfin à lire des liens avec d'autres capitales, d'importance plus ou moins grande, d'une manière qui dessine, de proche en proche, les reliefs les plus saillants de la mondialisation culturelle.

Cette sociologie historique renouvelée de la culture, en modifiant sur quelques points cruciaux le questionnaire bourdieusien, se lance à elle-même de nouveaux défis. L'ouvrage en suggère deux. Le premier a trait à la théorisation des articulations possibles, c'est-à-dire observées, des échelles nationale et transnationale. Peut-on défendre, dans certains cas, comme celui qu'étudie L. Jeanpierre (l'importation du « modernisme » américain dans l'espace littéraire français), l'idée selon laquelle un espace culturel véritablement supranational émergerait et se consoliderait, et dont la logique deviendrait peu à peu indépendante des forces à l'œuvre au niveau national ? Ou doit-on au contraire soutenir, en généralisant l'étude de B. Wilfert-Portal (sur l'« internationalité » de Paul Bourget), que les stratégies des acteurs ne sont jamais internationales que pour mieux servir des intérêts qui demeurent, en dernière instance, toujours ancrés nationalement ? Et si ces deux hypothèses ne s'excluent pas, leur opposition ouvre-t-elle, dans l'ordre des échanges culturels, une interrogation historique sur les régimes d'imbrication successifs du national et du transnational ? Le second défi tient à l'inventaire des « capitales culturelles » sur la longue durée et à leur hiérarchisation en termes de légitimité et de pouvoir de consécration. Il semble entendu, dans l'ouvrage, que Paris est la capitale culturelle internationale des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Mais d'autres centres urbains à la légitimité indiscutable se trouvent évoqués au fil des chapitres (Londres, Weimar, Milan, Édimbourg, New York, Buenos Aires, etc.), sans que leurs grandeurs relatives ne soient mesurées à l'aune des caractéristiques parisiennes, ni que soit envisagée l'hypothèse d'un réseau transnational de capitales culturelles dont la logique propre d'échanges rendrait compte de l'émergence, de la persistance ou de l'affaiblissement des unes et des autres au fil des siècles.

Cet ouvrage donne ainsi à voir les tensions théoriques auxquelles se trouvent exposés les questionnaires établis en sciences sociales, dès lors qu'on les étend à des échelles d'analyse que leur formulation initiale n'avait pas prévues. Et la leçon du volume est sur ce point instructive : l'ajustement conceptuel des théories se nourrit, le plus souvent, d'un travail collectif d'enquêtes rigoureuses, plutôt qu'il ne découle d'un regain de vigilance épistémologique.

JÉRÔME DAVID

**Heinz Duchhardt *et al.* (éd.)**
*Europäische Erinnerungsorte*, vol. I, *Mythen und Grundbegriffe des europäischen Selbstverständnisses*, vol. II, *Das Haus Europa*, et vol. III, *Europa und die Welt*
Munich, Oldenbourg Verlag, 2012,
332 p.-35 ill., 626 p.-44 ill., et
290 p.-22 ill.

Vingt ans tout juste après la parution du volume clôturant *Les lieux de mémoire* de Pierre Nora (1984-1992), et alors que prolifèrent depuis la fin des années 1990 les projets éditoriaux, tous aussi monumentaux les uns que les autres, adaptant le modèle français à différents contextes nationaux à travers l'Europe, le paradigme des « lieux de mémoire » connaît un succès ininterrompu, nuancé et précisé par les réflexions théoriques qui se sont multipliées au gré de la conjoncture mémorielle de ces dernières décennies. L'approche par les « lieux de mémoire » semble même constituer une clé d'intercompréhension essentielle des sociétés européennes, s'imposant comme une approche privilégiée des histoires étrangères à en juger, pour en rester à la France, d'après des traductions ambitieuses, ou des projets propres travaillant directement sur des pays étrangers, comme les *Sites de la mémoire russe*[1]. Au fil des années s'est par ailleurs imposée la nécessité de prendre en compte les imbrications trans-



https://doi.org/10.1017/S0395264900016504 Published online by Cambridge University Press